

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

PARAISANT CHAQUE JOUR

VOS LETTRES

Vous tous qui êtes notre frontière debout; vous tous qui étendez, dressez contre les barbares votre muraille vivante; officiers, soldats, en qui la France salue son espoir et sa force, savez-vous, en ces jours où nous attendons, avec une anxieuse fierté, le bulletin quotidien de vos exploits, ce qui nous émeut et nous exalte le plus?

Ce sont ces bouts de papier que, le soir, après la harassante marche, après l'enivrant combat, vous griffonnez d'un stylo, d'un crayon fiévreux. Ces enveloppes sans timbre, marquées pour nous du plus beau sceau; ces pages vraiment volantes où, en quelques mots, vous vous racontez, confiants, simples, bons enfants, héroïques deux fois, dans la bravoure et la gaieté, à la française, voilà le baume à nos inquiétudes et le cordial de nos espérances!

Pas une famille où, quand ils arrivent, ces témoignages de votre présence ne tremblent dans les mains qui vous sont chères. Pères, mères, fils, frères, sœurs, et toute la légion si vaillante de vos femmes, personne qui ne sente alors sa douleur consolée et dont les yeux ne luisent avec orgueil. Chacun se dit : « Là-bas ils peinent, c'est pour l'honneur! ». Et l'on est avec vous d'un seul cœur, parce qu'avec vous, parce qu'en vous est toute la sève de la race, l'éclat de son passé, l'heure poignante de la revanche, et l'avenir, l'avenir fécond, l'avenir meilleur, que chacun de vos efforts, même le plus humble, déjà façonne, réalise!

Voilà, camarades, ce que nous apportent vos lettres. Et si, dans l'immense marche que vous poursuivez, pour la conquête définitive du droit, nos lettres à nous vous rejoignent, si nos pensées vous peuvent atteindre à votre place de combat, ce qu'elles vous apportent en retour, d'ensemble, je puis vous le certifier : c'est que du haut en bas de l'échelle sociale on fait son devoir, avec le même élan que vous le faites. Les riches se dévouent et donnent, les pauvres sont secourus, la moisson s'achève et se rentre; bientôt partout le travail va reprendre en attendant que vous lui rameniez, vainqueurs, votre énergie accrue.

Cette communion de la France, tout entière soulevée du souffle de 92, c'est le gage du triomphe prochain, et du triomphe certain. L'Allemagne se bat pour

l'ambition et la démence de quelques-uns.

La France se bat pour la liberté de tous. Elle est, dans cette guerre, le soldat de la paix et le champion de l'idéal humain. Et puis nous défendons nos foyers et nos autels. Et puis, et puis nous avons à régler le vieux compte... C'est pour quoi plane, au-dessus de nos armées, le signe sacré : la volonté de vaincre! Seul talisman qui fait les nations invincibles.

Allons! ceux qui depuis quarante-quatre ans dorment aux champs de Wörth, de Borny, de Rezonville et de Saint-Privat doivent tressaillir dans le linceul de cette Lorraine, qui va redevenir la patrie!

Cet août tragique, où perpétuellement bourdonne le glas de nos anniversaires, un écho prodigieux le réveille. Déjà frémit, au cœur des cathédrales de Strasbourg et de Metz, la vieille âme des cloches, qui ont sonné le désastre et qui sonneront éperdument sur la rentrée de nos drapeaux.

Heures affreuses, mais grandes, et qui valent de vivre et de mourir! N'est-ce pas que c'est bien cela qu'elles disent, toutes les lettres que nous échangeons, dans l'étreinte de nos pensées?

VICTOR MARGUERITTE.

SITUATION MILITAIRE

(30 août.)

En Lorraine, la progression s'est accentuée. Nous sommes maîtres de la ligne de la Mortagne et notre droite avance.

Rien à signaler sur le front de la Meuse. Une violente action a eu lieu hier dans la région Launoy-Signy-l'Abbaye-Novion-Porcien. L'attaque reprendra demain.

A notre aile gauche, une véritable bataille a été menée par quatre corps d'armée. La droite de ces quatre corps, prenant l'offensive, a repoussé sur Guise et à l'est de Guise, une attaque conduite par le 10^e corps allemand et par la garde qui dut subir des pertes considérables.

L'armée russe de Pologne, qui a occupé Allenstein, a fait subir aux Allemands des grandes pertes entre Osterode et Neydenburg.

L'armée russe de Galicie a continué sa marche sur Lemberg, capitale de cette province autrichienne à 70 kilomètres de la frontière.

Un Zeppelin qui avait bombardé la gare de Mława (Pologne russe) a été détruit.

FOURBERIE ALLEMANDE



Le repos de l'Europe et la dignité du genre humain exigent aujourd'hui l'écrasement de l'Allemagne. C'est cette conviction qui rend étroite et invincible l'union des puissances de la Triple Entente. Tandis que les Russes font rapidement avancer sur Berlin leurs immenses armées, le ministre de la guerre anglais, lord Kitchener, proclame, aux applaudissements de la Chambre des communes, que le gouvernement est résolu à jeter dans la lutte tout ce qu'il faudra d'hommes et d'argent pour sauver l'Europe. Avant que ces deux foudres levés sur l'orgueil germanique le frappent à mort, l'armée française tient victorieusement tête à la brute en furie.

Entre alliés l'entente est si intense et la coalition si obstinée que l'Allemagne, prise de peur, cherche traitreusement à les désunir.

Dans son numéro du 20 août, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* publie les télégrammes échangés entre le roi George V d'Angleterre et le kaiser immédiatement avant la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie. Cette publication est un nouveau témoignage des grossiers procédés de mensonge et de fraude familiers à la diplomatie allemande.

Le 31 juillet, Guillaume II télégraphie au roi George que, le tsar mobilisant, il se voit dans la nécessité d'assurer la sécurité de ses frontières. C'est la guerre avec la Russie et du même coup la France menacée. « J'espère », dit Guillaume dans un télégramme du lendemain 1^{er} août, que la France ne s'énervera pas. » Et que demande-t-il à l'Angleterre? Tout simplement de garantir, avec ses forces militaires et navales, la neutralité sans condition de la France : c'est à ce prix que les troupes allemandes ne franchiront pas la frontière française.

Sur quoi se fondait le kaiser pour faire au roi d'Angleterre cette proposition insensée? Sur un télégramme de l'ambassadeur d'Allemagne à Londres au chancelier allemand, d'après lequel le ministre des affaires étrangères d'Angleterre, sir Grey, aurait promis la neutralité de la France.

Or ce télégramme est un faux. Sir Grey a déclaré à l'ambassadeur d'Allemagne qu'il croyait pouvoir promettre la neutralité de la France dans l'éventualité d'une guerre austro-russe, si l'Allemagne, de son côté, consentait à rester neutre. Le journal allemand ne publie pas cette rectification.

On voit le but : faire croire que le gouvernement britannique a tenté de détacher la France de la Russie. On voit les moyens : un télégramme falsifié et une rectification omise dans cette publication de documents officiels destinée à impressionner l'opinion étrangère.

C'est en vain que l'Allemagne recourt à

ces fourberies grossières : les peuples justiciers ne prêtent pas l'oreille à ses mensonges. A la stupide violence de son coup de massue, la ligne des alliés répond par l'effort indéfini et par l'inépuisable courage de toutes les forces civilisées.

UN COMBAT DE NUIT EN ALSACE

Un habitant du village de Rischeim en Haute-Alsace a fait une émouvante relation d'un combat d'avant-garde livré la nuit par nos troupes contre un ennemi très supérieur en nombre. Voici les passages essentiels de ce récit :

A cinq heures et demie du soir commence la canonnade. L'artillerie française est en excellente position près d'un petit bois, sur une colline en arrière de Rischeim. Nous sommes couchés sur un matelas dans un coin de notre cave. Les obus et les shrapnells sifflent autour des quatre coins de la maison ; la fusillade crépite, mais le plus terrible, ce sont les mitrailleuses françaises. Dans les retraits, il y a au maximum trois compagnies de Français. Voilà que tout à coup les Allemands avancent en sortant de la forêt de la Hardt. La plaine en est noire, il y en a environ 6.000. Quand les Français ne peuvent plus tenir, ils jettent leurs sacs, déposent les képis sur la terre rejetée hors des tranchées et en rampant atteignent les maisons les plus proches. Et, lorsque les Allemands attaquent, les retraits sont vides.

Maintenant il y a un arrêt très court ; il est onze heures du soir. Les Allemands entrent dans le village. Alors subitement les coups partent de tous les coins, venant des jardins et des granges. Presque chaque maison de paysan en Alsace est entourée d'une palissade ; cette palissade offre un abri pour les Français. La population, elle, s'est cachée dans les caves. Beaucoup d'habitations sont même entièrement vides.

Bientôt les portes sont enfoncées à coups de crosse et la bataille se déroule dans les rues. De notre coin nous voyons à travers les lucarnes de la cave les éclairs des coups de feu. Il y a un tapage infernal : alternativement on entend les cris : « Hurrah Feuer ! En avant ! Feu ! » et avec ça le sifflement des balles à tout instant ; nous croyons que c'est la fin pour nous. Mais cela dure jusqu'à cinq heures du matin... une nuit qui ne veut pas prendre fin.

Et le matin, alors, quel est l'aspect de notre village !

Autour de Rischeim sont tombés environ 220 hommes ; un peu plus loin il y en avait 800, presque tous allemands.

Le feu de l'artillerie n'a pas endommagé le village ; par contre les murs et les toits sont criblés de balles. On a retiré beaucoup de corps de soldats allemands tués par des balles allemandes. Quand les Français avaient déjà quitté le village, les Allemands ont tiré par erreur sur leurs propres gens, croyant que les Français portaient l'uniforme réséda ; ils ont constaté trop tard que ceux-ci portaient encore le pantalon rouge et la capote bleue.

Tel fut l'engagement de Rischeim, simple combat d'aile avancée. J'ai eu l'occasion d'en parler à des soldats allemands qui y avaient pris part, tous étaient unanimes à déclarer que ce fut pour eux une nuit terrible.

Ce BULLETIN est réservé à la zone des armées. Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre ; bureau de la presse. »

Les manuscrits ne sont pas rendus.

NOUVELLES MILITAIRES

Ordre d'appel.

Le ministre de la guerre a décidé d'appeler la classe 1914 et de rappeler les hommes de la réserve de l'active et ceux des classes les plus anciennes de l'armée territoriale qui avaient été momentanément renvoyés dans leurs foyers.

Sur le front.

En Lorraine, la progression de nos forces s'est accentuée. Nous sommes maîtres de la ligne de la Mortagne et notre droite avance.

Rien à signaler sur le front de la Meuse. Une violente action a eu lieu samedi dans la région Lannoy — Signy-l'Abbaye — Novion-Porcien sans résultat décisif. L'attaque a repris dimanche.

A notre aile gauche, une véritable bataille a été menée par quatre de nos corps d'armée. La droite de ces quatre corps, prenant l'offensive, a repoussé sur Guise et à l'Est une attaque conduite par le X^e corps allemand et la garde qui ont subi des pertes considérables. La gauche a été moins heureuse : des forces allemandes progressent dans la direction de la Fère.

L'avance russe.

L'offensive russe continue sur le front entier de la Prusse orientale.

Un télégramme qui témoigne de l'inquiétude causée en Allemagne par l'invasion russe et daté du quartier général, a été envoyé à Berlin par l'empereur.

L'affliction, télégraphie Guillaume II, qui pèse sur mes loyales provinces de la Prusse orientale, à la suite de l'invasion de troupes hostiles, me remplit de douloureuse sympathie. Je connais trop bien l'incalculable courage de mes populations de la Prusse orientale pour douter de leur ardeur à offrir leurs biens et leur sang pour la grandeur de la patrie.

La bataille sur le front autrichien se poursuit avec acharnement. Les forces autrichiennes concentrées dans le gouvernement de Kielev traversent la Vistule pour prendre part à la bataille.

A l'est de Lemberg, les Russes ont fait 3.000 prisonniers. Près de Podgaysy, l'ennemi a perdu 3.000 hommes. Les Russes leur ont pris quatre canons et de nombreux caissons. Ils ont pris aussi neuf canons abandonnés par l'ennemi au passage de la Zlotolipa. Dans la région au nord de Tomachov, les Russes ont fait 4.000 prisonniers. A l'est de Tomachov, la quinzième division hongroise a été battue et cernée ; des régiments entiers se rendent.

Sur d'autres points, des luttes acharnées continuent. L'ennemi dirige ses efforts principaux vers Lioubline, où se livrent des combats importants.

La surveillance des paquebots.

Le Rochambeau, de la compagnie transatlantique, est arrivé au Havre, venant de New-York, ayant à bord parmi ses passagers, un certain nombre de réservistes qui vont rejoindre leur régiment.

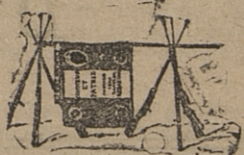
La traversée de ce navire a été surveillée de la façon la plus originale et la plus pratique :

A des intervalles réguliers, a raconté un voyageur, nous envoyions des messages sans fil faisant connaître notre position et recevions des ordres pour suivre notre route. Nous étions continuellement sous la surveillance de nos gardiens navals. A l'entrée de la Manche, on rencontra du brouillard, mais les agents de police de la mer nous gardaient encore, bien qu'ils se fussent changés en torpilleurs et destroyers.

A tous moments, l'un d'entre eux surgissait hors de la brume, nous examinait bien, et, ras-

suré, disparaissait à nouveau. Nous avions sept cents réservistes français à bord et je puis dire que cette surveillance constante a ouvert les yeux de quelques-uns d'entre eux sur ce que signifie la maîtrise de la mer.

Le Rochambeau, pour plus de précautions, avait été repeint extérieurement et naviguait, pendant la nuit, tous feux éteints.



PAROLES FRANÇAISES

De longue date on préparait la Prusse à la guerre d'aujourd'hui ; on a fait d'elle, à force d'éducation, une nation haineuse.

Aussi n'est-ce pas une guerre comme une autre que celle qu'on nous fait. La Prusse fait la guerre non plus à un Etat, mais à une race, non seulement à la France, mais à chaque Français. Sa race veut exterminer notre race ; son orgueil veut effacer notre nom ; son envie veut détruire nos arts et nos sciences ; sa cupidité veut emporter nos richesses.

FUSTEL DE COULANGES.

(Questions historiques.)

L'automobile aux armées.

Le cheval joue toujours un rôle prépondérant dans la guerre actuelle — cela est évident. Mais l'automobile y prend aussi une place énorme.

Sans exagération, on peut avancer que si nos troupes de l'Est et du Nord mangent chaque jour de la viande fraîche, du pain non rassis et que le « rata » comporte toujours une bonne partie d'excellents légumes, c'est grâce à l'automobile.

Dès le premier jour de la mobilisation, tous les services d'autobus parisiens furent arrêtés. La circulation normale en comportait un millier. Une centaine étaient en réserve.

Tout cela est parti dans l'Est et dans le Nord... Ci : 4.400 ravitailleurs de premier ordre.

Tous les camions de France — à part quelques « tacots » en piteux état — ont été réquisitionnés dans les cinq premiers jours de la mobilisation... On en comptait une quinzaine de mille, d'après les statistiques. Ci : 15.000.

Restent les voitures ordinaires. On estime que vingt-cinq mille torpédos et limousines étaient enrégimentés. Ci : 25.000.

L'armée comportait au bas mot un millier de véhicules à moteurs, circulant en temps de paix pour les services de l'état-major et des différents corps d'armée. Ci : 1.000.

Additionnons. Nous arrivons à un total de quarante-deux mille cent véhicules à traction mécanique, pétaradant à l'heure présente derrière nos armées et sur le front.

Les tracteurs à adhérence totale qui allègrement enlèvent à 20 kilomètres à l'heure une pièce de 120 long, son fourgon de munitions et tous ses servants, ont été très demandés. On en compte quelques centaines en service. On travaille presque nuit et jour pour en livrer d'autres...

Comme on le voit, ce n'est pas un rôle effacé que joue en ce moment le moteur à explosions, et nos braves soldats le bénissent à l'heure de la soupe.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



La vie à Paris. — 30 août. Soleil Chaleur.

On continue à rencontrer dans Paris des chars à bancs et de grandes automobiles de touristes américains et anglais !

Rien n'arrête ces amateurs. Il semble au contraire que cette année leur curiosité de Paris et leur sympathie se soient accrues.

Mais les musées et la plupart des monuments étant fermés, que leur montre-t-on ?

Paris, tout simplement, un Paris inconnu, un Paris historique non moins intéressant que le Paris monumental : les vieux hôtels si beaux du Marais et de l'île Saint-Louis, les anciens collèges de l'Université du dix-septième siècle, les jardins ignorés et charmants qui se cachent au cœur de la ville et dont les propriétaires ouvrent amicalement les portes à nos hôtes. Et ceux-ci découvrent ainsi chez nous une cité nouvelle que leurs devanciers n'ont point connue.

Le départ de Berlin de l'ambassadeur de Russie. — De retour à Saint-Petersbourg, M. de Sverbeef, ambassadeur de Russie à Berlin, a relaté les mauvais traitements dont les membres de son ambassade ont été victimes avant de quitter la capitale allemande.

« Les manifestations contre la Russie, a dit M. de Sverbeef, ont commencé le 27 juillet ; une foule hurlante occupait toutes les rues autour du palais de l'ambassade, en vociférant des injures contre les Russes ; cela dura jusqu'à deux heures du matin. Ces démonstrations antirusses ont recommencé les jours suivants. »

« J'ai quitté Berlin avec les membres de l'ambassade à midi. Je suis parti en avant, dans l'automobile des Etats-Unis. La foule ne m'a pas pris à partie. J'entendis à peine quelques exclamations hostiles. Sur les autres automobiles, au contraire, la foule se livra à des attaques sanglantes. »

Quoique, à Berlin, on dément officiellement le fait de ces attentats sanglants sur les membres de l'ambassade russe, ils sont cependant authentiques. La foule a blessé non seulement des hommes, mais aussi des dames. Ce n'est pas seulement la populace qui se livra à ces violences sanglantes ; des personnes cultivées y prirent part. On a, de plus, arrêté dans la rue plusieurs représentants officiels de la Russie ; on les a cependant remis en liberté après avoir examiné leurs papiers.

Le roi Manuel offre de servir. — Un journal de Lisbonne publie une lettre du roi Manuel qui invite les Portugais à combattre dans les rangs des alliés. Le roi Manuel termine en disant qu'il a offert lui-même ses services au roi d'Angleterre.

Les prisonniers allemands. — Dans un train passé en gare d'Achères, on a pu voir un officier allemand, nu-tête, les mains et les pieds enchaînés, entre deux gendarmes. C'était le comte von Schwerin, le neveu de Guillaume II, qui fut fait prisonnier à Courtrai par un lieutenant de réserve de chasseurs à cheval. On se rappelle que l'auteur de ce brillant fait d'armes a envoyé à sa famille, à Saint-Ouen, le casque et le ceinturon en argent, ainsi que l'épée offerte par le kaiser à son neveu. Le comte von Schwerin était enchaîné parce qu'il avait refusé de donner sa parole de ne pas s'enfuir.

Deux convois de prisonniers allemands sont passés en gare de Macon, se dirigeant vers le Midi. Le premier comprenait une quinzaine d'officiers dont deux ou trois d'un grade supérieur. Ils provenaient, dit-on, d'un Zeppelin qui aurait été obligé d'atterrir en France à la suite d'un accident. Le second convoi comptait environ 350 hommes de troupe.

104 prisonniers allemands sont arrivés à Montpellier.

Le nouveau moratorium. — Le nouveau moratorium dont M. le ministre des finances a exposé les dispositions essentielles au dernier conseil des ministres, répond aux principaux vœux émis par le commerce et l'industrie. De grandes facilités ont été données pour le retrait des fonds en dépôt ou en compte cou-

rant, lorsqu'il s'agit de payer des salaires ou des fournitures de matières premières. Toutes les sommes nécessaires à ces paiements doivent être remboursées aux dépositaires ainsi que celles destinées à acquitter les rentes viagères d'accidents du travail.

Les particuliers, pour leurs besoins personnels, peuvent retirer, en plus d'une somme de 250 fr., 20 p. 100 du montant de leur compte.

L'escompte des effets de commerce. — Le ministre des finances a recommandé au gouverneur de la Banque de France et aux directeurs des principaux établissements de crédit de se montrer aussi larges que possible dans l'admission à l'escompte des effets de commerce.

Le paiement des coupons. — Le paiement à échéance des coupons d'intérêt des obligations de chemins de fer, du Crédit foncier, de la ville de Paris, etc... est assuré.

Le loyalisme des indigènes algériens. — Les sentiments des indigènes dans l'Afrique du Nord s'affirment de la façon la plus nette : par les appels en faveur de la France que multiplient les notables musulmans sur tous les points du territoire, par le nombre des engagements volontaires, et par les souscriptions qui s'ouvrent de tous côtés pour les blessés et les malheureux éprouvés par la guerre.

Mission belge aux Etats-Unis. — MM. de Sadeleer, Vandervelde et Goblet d'Alviella, ministres d'Etat, sont partis d'Ostende pour les Etats-Unis, chargés d'une mission auprès du président Wilson. On croit qu'ils vont remettre au président des Etats-Unis un document sur les violations du droit des gens et des conventions internationales commises par les Allemands et demander des sanctions.

L'enthousiasme en Nouvelle-Zélande. — Le nombre des volontaires qui se sont fait inscrire pour prendre du service actif dépasse de beaucoup le chiffre requis. La population contribue largement aux différentes souscriptions patriotiques et à celle ouverte en faveur de la Belgique.

Les croissants de la pauvre vieille. — La scène se passe à Bordeaux. L'autre matin au petit jour, une vieille femme pousse hésitante, la porte de l'ambulance où un de nos amis, brancardier, était de service. Elle avait au bras un panier rempli de croissants, pains au lait, etc. — Monsieur, dit-elle, comme honteuse, voulez-vous me permettre de donner six croissants à ces pauvres drôles et m'autoriser à leur en apporter autant chaque matin ?

Un singulier décalogue. — Au cours d'un meeting d'industriels anglais à Londres, lecture a été donnée d'un curieux décalogue qui a été distribué de tous côtés en Allemagne. En voici les principaux articles :

Ne dépensez jamais rien sans que les Allemands seuls en profitent.

Ne profanez jamais une usine allemande en y employant des machines de provenance étrangère.

Ne permettez jamais que des aliments étrangers soient servis à votre table.

Ecrivez sur du papier allemand avec une plume allemande et servez-vous d'un buvard allemand.

Seuls la farine allemande, les fruits allemands et la bière allemande peuvent donner à votre corps la vraie force allemande.

Employez uniquement des étoffes allemandes pour vos habits et des chapeaux allemands pour votre tête.

Si vous n'aimez pas le café malt allemand, servez-vous alors du café des colonies allemandes.

Aucune flatterie étrangère ne doit jamais faire fléchir votre volonté. Soyez convaincu jusqu'au fond de votre âme que seuls les produits allemands sont dignes des citoyens allemands de la patrie allemande. (Deutsches Vaterland.)

Les commerçants et industriels anglais donnent à leurs compatriotes le conseil de s'inspirer du même esprit à l'égard des produits allemands.

Contes du "BULLETIN"

LES TROMPETTES

Au commencement de 1794, le plan de l'Europe était d'agir au nord de la France, et de se ruer ensuite contre Paris. Le danger était gros, mais l'armée française était grande.

Elle avait des chefs comme Jourdan, Kléber et Marceau.

On attaqua sur toute la ligne. L'armée du Nord et l'armée des Ardennes sautèrent à cheval et se mirent à cueillir, comme disait le soldat, « des salades d'acier » tous les jours.

Marceau avait le commandement de l'avant-garde de l'armée des Ardennes.

Aussitôt arrivé, il franchit la Sambre et emporta Thuin à la baïonnette et au sabre. Le 11^e chasseurs s'y comporta bravement. Il fut comme d'ordinaire « extraordinaire ».

Marceau écrivait le lendemain au général Charbonnier :

Annnonce à la République que le 11^e régiment de chasseurs à cheval est superbe. Dans les rangs, rien ne bouge, et quand le régiment est au feu, les boulets ont beau tuer les hommes, ils meurent sans se plaindre, à l'antique. Tu diras cela de ma part au Gouvernement. Salut et fraternité. — MARCEAU (1).

Cette lettre enflamma le régiment. Quand un homme la récitait, car chacun la savait par cœur, les jeunes se sentaient pousser des ailes d'anciens. Parmi les vieux, les braves devenaient téméraires. Ceux qui étaient téméraires devenaient fous. Et ceux qui étaient fous demandaient à se faire tuer le plus vite possible.

— Qu'est-ce que ça veut dire, à l'antique ? demande un jeune trompette.

— C'est la manière ancienne du temps des Grecs et des Romains, une bande de bougres fameux !

— Oui, à l'école on m'en a parlé. Et il y avait aussi un grand chef, Samson, qui sabrait tout seul dix mille Autrichiens avec une mâchoire d'âne.

— C'est ça combattre à l'antique, répondit le vieux brigadier. Alors, bleusaille, tu feras attention quand Marceau passera la revue. Faut le remercier de sa lettre. Du fond, du nerf ! Souffle à mort ! Rage sur ta trompette. Mets-toi-zi dedans, Justin. C'est comme ça, l'antique !

Une heure après, la division sautait en selle pour la revue.

Le 11^e de chasseurs à cheval se rangea, dans une plaine, à un quart de lieue de Montigny, où étaient braqués dix-neuf canons autrichiens.

C'était la première fois que le jeune général passait la revue du 11^e chasseurs.

Les huit trompettes avaient pris place derrière le colonel, deux escadrons à leur gauche, deux à leur droite.

Soudain, une petite ombre dorée se montra au loin...

Marceau.

Le brigadier trompette se retourna sur une fesse et regarda ses hommes avec son petit œil gris. Ce coup d'œil-là en disait long. Il leva sa trompette, brusquement, et donna un coup à droite avec son épaule :

— Aux champs !

La sonnerie commença, glorieuse et joyeuse.

Marceau grandissait.

Soudain, le canon gronda. Une courte fumée jaillit des hauteurs de Montigny, comme une bouffée de pipe...

Presque en même temps, un jet de terre

(1) Historique.

frappa les bottes des trompettes, et l'un d'eux se renversa sur le paquetage de son cheval. A ce moment, la sonnerie faisait une pause.

— A moi ! Aie ! Au secours !

C'était Justin. Un éclat de boulet venait de lui raffer la moitié de la tête... et aussi un morceau de jugeotte, car il ne savait plus ce qu'il disait :

— Maman ! Brigadier, à moi ! Au secours !

— Nom d'un sort ! grommela le vieux brigadier, qu'est-ce qu'il dit ? sa maman... Et voilà Marceau qui arrive !

Comme les trompettes s'empresaient autour de Justin, le vieux fit craquer ses grosses dents jaunes :

— Le premier qui fait des façons, je lui sabre la mâchoire en long et en travers ! Silence ! Le colonel n'a rien vu. Serrez-vous autour de ce braillard, je ne veux plus qu'on l'entende, il embête le 11^e. Quand le général sera passé nous le porterons à l'ambulance. C'est dit, cuit et recuit. A la reprise, et à la suite sans arrêt !

Son bras se redressa, et les trompettes, d'un seul coup, entonnèrent la reprise, à plein et à force. Ils faisaient un bruit si terrible que personne ne devina le drame qui hurlait dans ce bloc d'hommes collés ensemble. Car le blessé criait toujours, étouffé entre les flancs de ses camarades.

— Sonnez plus fort ! Il nous déshonore ; il ne faut pas qu'on l'entende ! Plus fort ! Plus fort !

Les trompettes donnèrent tout leur souffle. Leur braillement recouvrit la voix du blessé, comme la mer.

A ce moment, Marceau s'approchait, salué par le vacarme des huit trompettes. Il sourit en voyant son 11^e chasseurs, beau comme une frise d'Athènes, rien ne bougeant, ni un cil d'homme, ni un crin de cheval, un régiment sculpté.

Et lui non plus ne vit pas, n'entendit pas l'homme entouré, pressé, l'agonisant qui appelait au secours. Il ne vit qu'un groupe de trompettes, face au ciel, les joues en bombe, les lèvres écrasées sur les embouchures, qui sonnaient comme des démons.

Marceau était loin qu'ils sonnaient toujours, d'une hurlée ivre et rageuse qui cordait leurs fronts de veines rouges et poussait des fumées aux bords de leurs pavillons.

Le régiment s'énervait. Le colonel éperonna son cheval et vint droit au groupe des trompettes.

Il voulait les faire taire. Mais ce fut inutile. A ce moment le bras du vieux brigadier se baissait.

La sonnerie cessa d'elle-même, et les hommes du second rang s'écartèrent autour du cheval de Justin.

Un corps tomba.

— Quoi ! s'écria le colonel, un homme mort ?

— Comme Marceau les aime, répondit le vieux brigadier, il n'a pas dit un seul mot : mort sans se plaindre, à l'antique.

GEORGES D'ESPARBÈS.

CHRONIQUE AGRICOLE

La moisson.

La plus grande partie de la récolte de blé est rentrée et le battage continue à se faire dans de bonnes conditions. Grâce aux sages mesures qui ont été prises dès le premier jour de la mobilisation, la diminution de la main-d'œuvre et des attelages n'a pas eu les conséquences fâcheuses qu'on aurait pu craindre.

Nos populations agricoles ont su par leur énergie surmonter toutes les difficultés. Les femmes ont été admirables de bonne volonté et de dévouement. Tous les rapports

des préfets et des sociétés d'agriculture le constatent.

La récolte de blé, nous l'avons déjà dit, est d'une assez bonne moyenne, les épis sont lourds, le grain est beau, ce qui remédie un peu au manque de quantité.

Quant aux avoines, la récolte est presque partout très belle. Il y a beaucoup de bottes et beaucoup de grains.

La vendange.

Elle va commencer dans le Midi.

Bien que le mildiou, le black-rot et les autres maladies cryptogamiques aient causé des dommages, les perspectives générales restent en faveur d'une bonne récolte. L'essentiel, maintenant, sera de rentrer le raisin et de faire le vin dans de bonnes conditions.

Le Gouvernement s'en préoccupe depuis longtemps et l'on peut affirmer que les viticulteurs auront à leur disposition, pour faire la vendange, les hommes et les animaux nécessaires.

Cette année, au personnel habituel qui fait la vendange, se joindront les chômeurs et les chômeuses d'autres corps d'état qui n'hésiteront pas à participer à ce travail. En outre, les étrangers, Italiens et Espagnols, fourniront un fort appoint.

Quant aux animaux de trait, les maires doivent faire connaître au préfet les besoins de leur commune, et des chevaux ou des mulets seront envoyés là où il en manquera.

Toutefois, la solidarité devra s'exercer ici, et l'entente entre voisins pourra rendre les plus grands services. A ce point de vue les viticulteurs devront prendre contact dans chaque localité. La petite propriété disposant de plus de main-d'œuvre et peut-être de moins de chevaux — l'unique cheval étant souvent réquisitionné — peut louer la main-d'œuvre en échange du transport que le voisin (possesseur du cheval, assurera. Il y a là une sorte d'arrangement que l'initiative privée et l'esprit de solidarité pourront, semble-t-il, grandement favoriser.

POUR LES FAMILLES DES SOLDATS

Les réfugiés. — La municipalité de Nantes a pris des mesures pour hospitaliser tous les Belges qui sont arrivés dans la ville. Les réfugiés sont au nombre de 1,200 environ. Une souscription municipale a été ouverte ; des sommes importantes sont recueillies. 1,500 réfugiés sont arrivés à Laval.

La reprise du travail. — Il y a actuellement une reprise sensible dans le bâtiment ; elle est la conséquence de la réouverture des chantiers de la ville de Paris et aussi de la reprise des travaux particuliers.

Au cours d'une réunion, tenue vendredi, à laquelle assistaient 200 entrepreneurs du bâtiment, M. Borderel, président du groupe, a cité en exemple un certain nombre de ses collègues qui accordent une allocation de 10 fr. par mois avec majoration de 5 fr. par enfants à chaque femme de mobilisé.

D'autre part, plusieurs femmes d'entrepreneurs ont pris l'initiative de créer une association ayant pour objet le versement de secours en espèces et surtout en nature.

Une permanence a été ouverte à l'effet de recevoir les demandes et offres d'emploi pour femmes. Ce bureau cherche spécialement à trouver de l'ouvrage pour les femmes isolées : institutrices, maîtresses de piano, dactylographes, employées...

Les soupes. — Dans le 12^e arrondissement des repas sont servis à un très grand nombre d'indigents.

La fondation Henri de Rothschild, rue Damrémont, accueille tous les jours plus de 2,000 chômeurs.

REVUE DE LA PRESSE

Le Radical. — Certes, je n'imagine pas l'Europe et le monde immobilisés, réduits à la faim pendant trente-cinq mois encore. Mais comme il vaut mieux, comme il est plus beau et plus profitable d'annoncer des sacrifices ou des attentes supérieurs à ceux qu'il est logique de supputer ! Méthode anglaise ! Elle est la vraie.

Pour durer, pour « tenir », selon le juste style de Millerand, il est nécessaire d'avoir constitué la continuité dans la vie normale de la nation.

La République française. — Le Gouvernement a raison d'affirmer avec éclat que la victoire finale ne peut nous échapper. Le monde civilisé tout entier est intéressé au succès de nos armes. Des alliés animés comme nous d'une résolution implacable imposeront aux barbares leurs conditions ; et celles-ci, quoi qu'il arrive, combleront finalement nos plus fiers espoirs.

La Guerre sociale. — Quand les renforts qu'on nous annonce depuis quelques jours et que l'on devine proches, seront à pied d'œuvre, à notre extrême gauche, l'armée la plus malade des deux n'est peut-être pas celle que croit l'empereur d'Allemagne !

Le Figaro. — En 1870, Gambetta, effrayé du nombre des décès parmi les blessés soignés dans les ambulances privées, avait lancé un décret interdisant l'ouverture d'ambulances qui ne seraient pas dirigées par des personnes ayant les connaissances médicales voulues. Ce décret n'a pas dû être abrogé. Ce serait peut-être une bonne occasion de le ressortir. Il paraîtrait tout neuf et il porte une belle signature. Nous avons un nombre de médecins militaires ou militarisés très suffisant. C'est peut-être de leur judicieuse répartition qu'il faudrait avoir souci.

Le Rappel. — Quand le sort des armes nous serait défavorable ; quand les Allemands menaceraient Paris, rien ne serait désespéré, rien ne serait compromis. Tout nous commanderait de garder intactes notre foi et notre espérance. Le secret de la victoire est de « tenir, tant qu'il le faudra, jusqu'au bout », coûte que coûte. Les barbares ne peuvent pas en douter, l'expiation est en marche, rien ne l'arrêtera.

La Lanterne. — La lettre de M. Millerand au général Joffre et le manifeste du Gouvernement expriment la confiance absolue de la nation dans l'issue de la lutte prodigieuse qui dure depuis trois semaines. Ni notre armée, ni notre pays n'accepteront un seul instant l'idée de la victoire allemande.

Le Petit Parisien. — Je cherche vainement à trouver trace du coup de foudre qui méditaient les Allemands. En somme, la lutte se poursuit, avec des alternatives diverses, mais sans l'intervention d'un de ces événements meurtriers qui nous ont paralysés dès le début de 1870. L'ennemi n'a eu à son actif ni un Werth, ni un Spickeren, ni même un Wissembourg. Il nous a refoulés quelque peu, et c'est tout. Encore notre retraite ressemblait-elle beaucoup plus à une manœuvre qu'à un recul imposé.

Le Petit Journal. — Les Anglais font appel aux troupes de leurs dominions, à leurs contingents de l'Inde, pour renforcer l'armée qui combat à nos côtés en France. Quel appui nous apporterait l'héroïque armée du Japon, si instruite, disciplinée, courageuse et puissante ! C'est une éventualité qu'on aurait tort d'écarter a priori comme une chimère, et qui mérite d'être envisagée.

Le Journal des Débats. — Si anxieux que nous puissions être, attendons donc avec confiance le succès du formidable duel dont notre territoire est l'enjeu. Nous avons deux chances contre une : à notre ennemi, il faut absolument une victoire éclatante, immédiate ; mais nous, qui pouvons vaincre, pouvons aussi nous contenter d'un coup nul, d'une action indécise. Ce serait déjà un triomphe, ce serait déjà notre salut.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.